19e Année.— N° 3998 Bureaux : RUE NAIN, 1. UN NUMÉRO :

ALFRED REBOUX
Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS :

Roubaix-Tourcoing : Trois mois. . 13.50
» » Six mois. . . 26.»
» » Un an . . . 50.»

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois. . . . . 15 fr.
La France et l'Etranger, les frais de poste en sus.
Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à reception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le *JOURNAL DE ROUBAIX* est désigné pour la publication des *ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES*

ROUBAIX 28 FEVRIER 1875.

Le futur ministère.

Un deuil de famille, en retenant M. Buffet loin de Paris, a retardé de deux ou trois jours la solution de la crise ministérielle. M. Buffet ne sera de retour à Paris que ce soir, et c'est seulement demain lundi qu'il pourra grouper les hommes qui doivent constituer le nouveau cabinet.

Ce que sera la nouvelle république, il est évident que nous ne le saurons que par les actes des hommes qui vont avoir la mission de l'organiser. La besogne sera des plus difficiles, quel que soit celui qui sera le premier des ministres, M. Buffet ou tout autre.

Quoi que le *Journal des Débats* ait prétendu que M. Buffet se récusait, la nouvelle ne nous paraît pas certaine; nous dirons même que le président de l'Assemblée est le seul qui puisse constituer un ministère : ce n'est plus seulement un honneur, c'est un devoir, c'est une charge. M. Buffet a eu depuis plusieurs semaines de nombreuses conférences avec le maréchal; c'est incontestablement à son influence, autant qu'à celle de M. de Broglie, qu'est dû le revirement qui s'est opéré dans l'esprit du maréchal, acceptant de devenir le chef des républicains; c'est à son interprétation du règlement, c'est à la façon dont il a conduit les débats parlementaires qu'est due le vote définitif des lois constitutionnelles. De même que sa présence d'esprit dans la grande journée du 24 mai avait réussi à former la majorité qui renversa M. Thiers, de même pendant ces longues discussions, tout d'abord si confuses, c'est son idée fixe d'organiser les pouvoirs publics qui a fait aboutir le désordre et le désarroi des partis à la création d'une nouvelle majorité. Il est, si nous pouvons parler ainsi, l'expression la plus nette de cette majorité. C'est à lui qu'incombe le devoir et la responsabilité de constituer le ministère.

Cela dit, quels que soient les collaborateurs que se donne le futur chef du cabinet, sa ligne de conduite est nettement tracée. Il faut, sous peine de livrer la France à tous les dangers d'un prochain bouleversement, que l'administration se montre énergiquement conservatrice.

Les journaux radicaux font le plus grand éloge du rapport de M. Savary et dénoncent avec ardeur les complots et la propagande des bonapartistes. S'il y a de ce côté un danger, nul doute que le gouvernement ne sache réprimer avec énergie toute manœuvre qui tombe sous l'application de la loi. Mais là n'est pas seulement le danger, et l'on est tenté de croire que les radicaux ne crient si fort que pour détourner l'attention du gouvernement de leurs propres manœuvres et de leur propagande admirablement organisée. Il faut que le gouvernement veille des deux côtés à la fois: le péril est double.

Le premier de ses devoirs consiste à ne pas désorganiser l'administration au bénéfice d'un parti: il en est encore réduit à faire appel, comme l'a dit le maréchal, aux hommes modérés de tous les partis. Le *Français* a signifié nettement aux membres de l'extrême gauche qu'ils n'eussent pas à espérer prendre leur part du pouvoir. Et ceux-ci, [illegible] l'organe du *Rappel* déclarent que la république doit se défier de ses faux amis, des hypocrites qui se sont dits républicains pour étouffer la république. Il est donc utile que le premier acte de nos nouveaux gouvernants soit un exposé limpide de leurs principes, le commentaire de la note que publiait vendredi matin le *Journal Officiel*.

ALEXANDRE WATTEAU

On nous télégraphie de Paris, 27 février 11 h. 10, soir. :

« Les membres des bureaux des trois groupes de la gauche ont tenu une réunion chez M. Jules Simon, et ont décidé le maintien de l'union des groupes, relativement au nouveau ministère. Ils enverront des délégués à M. Buffet pour déclarer qu'ils réclament leur part dans le cabinet, et qu'ils n'accepteront pas de membres qui ne seraient pas pris dans la majorité.

» M. Dufaure annonce qu'il refuse la présidence de la Chambre.

» Les trois groupes porteront M. Casimir Périer. »

CHRONIQUE DU JOUR

L'Italie sera représentée à la conférence internationale du mètre par M. Nigra, assisté de M. le professeur Govi, comme délégué technique.

M. l'amiral de Kerjégu, le nouveau député des Côtes du Nord, a été reçu ce matin par le maréchal de Mac-Mahon.

Si nos renseignements sont exacts, dit l'*Avenir militaire*, le 15 mars prochain, la 4e division d'infanterie du 2e corps d'armée, général Pajol, composée de la 7e brigade, général de la Bastide; 12e bataillons de chasseurs, 54e et 128e de ligne; et de la 8e brigade, général Frémont ; 45e et 120e de ligne, quittera Paris. La 4e division serait remplacée à Paris par la 17e, général Metman. On sait que la 17e division est détachée du 9e corps d'armée dans le 6e. Elle y est répartie ainsi qu'il suit: 33e brigade, général Henry: 68e et 90e, à Givet; 34e brigade, général Vittot, 114e, à Montmédy, et 125e, à Sedan.

Le ministre de la guerre, vice-président du conseil, vient d'adresser à ses collègues, aux préfets et aux chefs de grandes administrations publiques, une circulaire pour leur demander des renseignements complémentaires sur les fonctionnaires et agents qu'il serait indispensable de maintenir dans leurs foyers en cas de mobilisation, afin d'assurer la marche régulière des services.

On parle beaucoup depuis quelques jours du prochain voyage à Londres de M. Ferdinand Duval, qui a été invité, dit-on, à une grande fête, donnée dans la semaine de Pâques par le lord-maire. D'après un bruit qui n'est pas encore confirmé, M. Ferdinand Duval aurait prévenu M. Stones qu'il se rendrait à Londres à l'époque fixée. Le préfet de la Seine serait accompagné de son secrétaire, de deux chefs de bureaux, de deux commissaires de police, tous en grande tenue. L'escorte se composerait de 50 cavaliers de la garde républicaine et de six trompettes du même corps.

LETTRE DE PARIS

Correspondance particulière du *Journal de Roubaix*

Paris, 27 février.

Deux jours à peine sont passés depuis la création de la nouvelle république, et ses fondateurs se trouvent déjà dans de sérieux embarras.

Ils avaient beaucoup compté sur M. Buffet pour organiser le gouvernement du 25 février; mais voilà que l'honorable député des Vosges refuse d'accepter la mission de former un ministère. Ce refus ne tient pas seulement aux cruelles douleurs de famille au milieu desquelles est venu le surprendre la dépêche du maréchal de Mac-Mahon. M. Buffet, quoique très ferme de caractère, n'est point un ambitieux, n'a jamais cherché à se poser en chef de parti, et même on peut dire qu'il n'appartient à aucun parti, on peut ajouter qu'il se plait à la présidence de l'Assemblée et paraît convaincu qu'il y peut rendre plus de services qu'à la tête d'un ministère.

Il est donc douteux que le maréchal parvienne à vaincre ses résistances, nous saurons à quoi nous en tenir dans les premiers jours de la semaine prochaine.

Si M. Buffet persiste dans son refus, le maréchal sera o[illegible]e retourner du côté de M. Dufau[illegible] déclaration faite, hier, par le *Jou[illegible]*, rendra très difficile au chef [illegible]e gauche la formation d'un minis[illegible] dont la politique serait conforme à la note du *Journal officiel* et qui serait ou se trouverait en mesure d'obtenir l'appui des gauches.

Déjà, hier, dans la réunion du centre gauche, ses membres ont exprimé le regret que la note de l'*Officiel* fut de nature à faire croire à une politique de gouvernement personnel.

Le *Journal des Débats* est pressé et dit aujourd'hui : « La majorité actuelle comporte deux ou trois ministères différents, en partant du centre droit pour aller jusqu'à la gauche. Nous souhaitons qu'on choisisse le ministère parmi les plus modérés des modérés; mais ce qui importe le plus, c'est d'en choisir un sans retard, et de prendre un parti que l'on puisse et que l'on veuille tenir jusqu'au bout. »

On lit dans l'*Avenir militaire* :

« Il semble vraisemblable que la troisième délibération du projet de loi sur les cadres suivra immédiatement le vote des lois constitutionnelles. Le rapport du général Chareton, sur réponse à celui de la commission du budget, sera incessamment déposé. Rien n'empêchera alors l'Assemblée, complétement édifiée pour les conséquences financières de la loi nouvelle d'en terminer sans retard la discussion.

» Au nombre des réductions que proposera le général Chareton nous remarquerons 144 compagnies de dépôt d'infanterie, le 4me tirailleurs, 4 compagnies d'artificiers, 3 compagnies de dépôts des régiments du génie. A ces réductions, qui reporteront du reste que sur les cadres, — les effectifs des corps licenciés étant renversés dans les autres, — il convient d'ajouter celles qui résulteront de la suppression de 501 capitaines, adjudants-majors d'infanterie, de 80 adjudants-majors d'artillerie, et de 20 adjudants-majors du génie. »

M. Rouher prépare une réponse au rapport de la Commission d'enquête. On s'attend pour lundi à des incidents orageux.

La conspiration bonapartiste a surtout ses complices en Italie. Le correspondant romain du *Journal des Débats* fait savoir que les libéraux italiens sont désolés de voir ajourner la restauration impériale.

Les correspondants alphonsistes de Madrid constatent que l'armée est mécontente, surtout parce qu'elle est très mal payée. Ils ajoutent que le fils d'Isabelle paraît triste, n'a plus cette bonne et joyeuse figure des premiers jours et regrette d'être loin de sa famille. C'est pour faire cesser cet isolement que sa sœur, la comtesse de Girgent, se rend à Madrid.

L'empereur Guillaume, le comte de Moltke et le prince Bismark sont toujours malades.

On écrit le 24, de Berlin, à la *Gazette de Cologne* :

« Le prince chancelier se rendra prochainement dans ses terres non pas à Varzin, dont le séjour ne serait pas favorable à sa santé, selon l'opinion des médecins, mais dans la Forêt-Saxonne, dans le Sanenbourg. Il a l'intention d'y rester jusqu'à l'automne, et d'ici à cette époque on résoudra la question de savoir si le chancelier de l'Empire donnera tout à fait sa démission ou se contentera de se décharger d'une partie de ses travaux sur un vice-chancelier. Tels sont à peu près les faits auxquels les journaux [illegible] une foule de commentaires. »

Tandis que les derniers documents sur notre commerce extérieur constatent une augmentation considérable pendant le mois de janvier dernier sur janvier 1874, l'industrie allemande est dans une crise de décadence.

On lit dans la *Gazette nationale*, de Berlin :

« Les nouvelles que nous recevons, dit-elle, sur l'activité industrielle en Allemagne ne permettent plus de doutes, l'industrie languit plus ou moins dans presque toutes les branches. On réduit les salaires, on congédie un grand nombre d'ouvriers : Ce sont là des symptômes d'un mouvement qui mérite d'être pris en considération. »

P.-S. Le rapport de M. Savary signale les tentatives d'embauchage dans notre armée par les comités bonapartistes, mais aucune de ces tentatives n'a pu obtenir le moindre succès, ce qui dément le bruit dont je vous ai entretenu hier, et, d'après lequel des généraux et des régiments auraient été compromis par ces coupables manœuvres. Je vous avais, du reste, mis formellement en garde contre cette nouvelle.

Ce soir, les organes du centre gauche commentent la note du *Journal officiel* et font des réserves qui prouvent combien il sera difficile de composer un ministère capable de mettre d'accord et cette note et la majorité qui a fait la nouvelle constitution républicaine.

Les journaux bonapartistes ne décolèrent pas contre le rapport Savary.

DE SAINT-CHÉRON.

BULLETIN ÉCONOMIQUE

La situation des affaires

A ROUBAIX-TOURCOING.

Roubaix, 28 février.

Tissus. — En tissus fantaisie et mélangés de laine et de coton, le mouvement de reprise des affaires s'est accentué cette semaine, et il se remet beaucoup de suppléments. Les nouvelles de la vente à Paris et en province sont bonnes, et il est à croire que la fin de la saison sera satisfaisante pour la fabrique et que la vente des articles de printemps se prolongera jusque fin avril, les acheteurs ne faisant pas difficulté de remettre leurs dernières livraisons jusqu'à cette époque.

[illegible] un réveil, et il s'est fait plus d'affaires que dans les semaines précédentes.

Laines. — La situation de l'article n'a pas changé et présente toujours la même anomalie : la laine brute est chère, tandis que la laine peignée est à très-bas prix. — Les enchères d'Anvers ont été très-animées dès le début, un peu plus froides les derniers jours. — Le sort final de l'article se décidera aux ventes de Londres.

Cotons. — Les marchés Européens, excités par des dépêches stimulantes d'Amérique, ont offert, cette semaine, une animation inusitée. Il semble que la spéculation tend à rentrer dans l'article cotons, tandis que la filature s'en désintéresse, approvisionnée qu'elle est pour quelques mois.

Filature de cotons. — Les gros numéros sont toujours très-demandés à pleins prix; les numéros intermédiaires, 40, 50 et 60 restent sans changement aux prix de la semaine dernière.

Soies et Chappes. — La position de la chappe semble s'améliorer. Il se fait journellement un petit courant d'affaires qui maintient bien les cours. On espère une reprise sérieuse en avril prochain.

Les variations des prix en France depuis un demi-siècle

LES TEXTILES. — LA LAINE

Nous savons quelles sont les ressources que l'industrie humaine trouve dans le règne végétal pour la fabrication des fils et des tissus. Celles que nous offre le règne animal sont plus variées et non moins abondantes.

Le créateur ayant donné lui-même aux divers animaux qui peuplent la terre le vêtement qui convient à chacun, selon les races et selon les climats, l'homme, que la nature a moins favorisé à cet égard, a dû bien vite apprendre à se servir de leur dépouille pour se protéger contre les intempéries. On se représente volontiers nos premiers pères couverts de peaux de bêtes, et préférant peut-être celles des chèvres et des brebis, que nos montagnards portent encore, aux fourrures plus fines que les élégantes se disputent aujourd'hui à prix d'or. Bientôt sans doute on commença à utiliser séparément la peau proprement dite et cette sorte de végétation laineuse ou soyeuse dont elle est revêtue chez la plupart des quadrupèdes. Ce sont les animaux domestiques qui, à cet égard, nous rendent le plus de services, et quand on voit combien d'utilités diverses se trouvent réunies dans ces races précieuses, il nous paraît bien difficile de nier leur prédestination à la domesticité. L'espèce bovine nous donne, outre son travail, sa viande, son lait et son fumier, des cuirs d'une qualité supérieure.

L'espèce ovine met à notre disposition une viande non moins succulente, un lait presque aussi nourrissant, un engrais des plus énergiques, puis, avec cela, des peaux dont la souplesse n'exclut pas la solidité, et enfin la laine, le plus précieux, sans contredit, de tous les textiles connus.

Il paraît exister actuellement en Europe environ 210 millions de bêtes à laine. La Russie en possède 40 millions, l'Autriche-Hongrie 35, la Grande-Bretagne 32. En France, la population ovine était diminué de près de 6 millions de têtes. C'est là un fait digne d'attention. La perte de nos provinces de l'Est n'y est presque pour rien, car les territoires annexés à l'Allemagne ne possédaient guère que 250,000 moutons. Le morcellement progressif de notre sol, qui contribue certainement à restreindre la multiplication de nos troupeaux, ne suffirait pas non plus pour en expliquer la réduction subite après 1866. D'ailleurs, le même phénomène se produisait en même temps dans tous les pays où la civilisation est le plus avancée; l'Angleterre, de 1858 à 1871 a perdu 3,600,000 bêtes à laine; la Prusse, qui en comptait 22,262,000 en 1867 n'en trouvait plus que 19,625,000 en 1873, et aux Etats-Unis, dans la seule année 1869, le nombre des animaux a diminué de 10 0/0. Il y a donc là autre chose qu'une circonstance locale et accidentelle. Bornons-nous, pour l'instant, à constater le fait et à en signaler l'importance. Nous en déterminerons tout à l'heure la véritable cause.

Si notre population ovine n'a pas augmenté de 1812 à 1872, il ne s'ensuit pas que la France ne produise pas aujourd'hui plus de laine qu'au commencement du siècle.

Le mouton est un des animaux qui se prête le mieux aux transformations physiques que l'homme peut avoir intérêt à lui imposer. Aujourd'hui qu'une livre de laine ne se vend pas plus cher qu'une livre de viande, ce que l'éleveur demande avant tout à ses troupeaux c'est de fournir le plus de chair possible en un temps donné, et on arrive à cet égard à des résultats surprenants. Autrefois tous ses efforts tendaient, au contraire, à augmenter le rendement et la qualité des toisons. La Saxe, la première, avait au siècle dernier réussi à acclimater les *Mérinos* d'Espagne, et le succès de cette tentative détermina Louis XVI, en 1786, à faire l'acquisition d'un troupeau de cette race, qui fut installé à la bergerie royale de Rambouillet; un autre troupeau, celui du Naz, fut formé en 1738, et tel a été le double point de départ de l'oviculture scientifique en France. Peu d'années suffirent pour métamorphoser, partant où on s'y appliqua sérieusement, la vieille race indigène. Sans égaler la finesse et la beauté des laines de Saxe, on obtint bientôt en Bourgogne, en en Champagne, dans la Brie, dans l'Aisne, d'excellentes laines intermédiaires, longues, lustrées, nerveuses et d'un excellent usage. La quantité progressait en même temps que la qualité; le mouton de race inférieur ne donne guère que 1,500 grammes de laine par an; les races perfectionnées arrivent à 3 et 4 kilogrammes. En 1812, le comte Chaptal évaluait comme il suit la production française, en suint :

Laines mérinos	790.175 kil.
Laines métisses	3.901.801 »
Laines communes	33.236.487 »
Total.	37.928.463 kil.

Dès 1821, la récolte annuelle atteignait d'après M. Girot (de l'Ain), 46.400.000 kil.. dont 1.400.000 de laines mérinos, et 6.500,000 de laines métisses. L'enquête agricole de 1862 et le recensement de 1866 faisaient res-

---

Feuilleton du *Journal de Roubaix* du 1er Mars 1875.

— 13 —

LA FEMME DU CAPITAINE AUBÉPIN

PAR CLAIRE DE CHANDENEUX

VI.

(*Suite.*)

Berthe savait souffrir, elle ne savait pas réagir contre la souffrance; elle réussissait difficilement à maîtriser ses sensations, et pas du tout à dominer une position fausse.

C'était une de ces natures tendres et craintives qui plient sous l'orage et n'entrevoient rien de plus pénible à soutenir que la controverse.

Les premiers chagrins de sa vie avaient développé en elle une horreur profonde de la lutte. Le caractère absolu de son mari avait achevé de la transformer en une créature passive, soumise, détachée.

Mère, elle l'était si peu! Epouse, on la comprenait si mal! Dans le secret de son cœur était une si vive blessure!

Elle s'était fait une existence d'abnégation, de devoir, de prières, et trouvait un charme mélancolique à se dire chaque soir :

— Un jour de moins à vivre!

Et un soupir de soulagement s'envolait de ces lèvres tristes.

Les quelques esprits observateurs, clairsemés dans les villes de garnison où elle avait passé, une année ici, un hiver là, avaient vaguement pensé que, vivant dans un milieu élevé et sympathique, elle fût devenue une femme supérieure.

A défaut de ce relief, elle se contentait d'être une honnête femme, repliée sur elle-même, comme la feuille de sensitive, et dont l'esprit s'enveloppait des brumes d'un deuil éternel.

Peu de curieux s'étaient informés de son passé. Aux questions indiscrètes, elle avait répondu simplement, brièvement, qu'elle était orpheline et faisait l'éducation des filles de son tuteur au moment de son mariage, à Paris.

Certes, s'il y avait, comme Mme de Lestenac commençait à le croire et Mme Lémincé à l'espérer, un secret dans sa vie, il avait été bien gardé.

Le serait-il toujours? Une terreur plus prochaine la glaçait à mesure que les semaines s'ajoutaient aux semaines sans amener à la maison Nicolle la visiteuse de passage que l'on attendait.

Elle sentait, en ouvrant les yeux chaque matin, que ce jour pouvait la replacer en face de M. de Curnil, qu'elle avait aimé, ou de sa mère qui l'avait mortellement blessée.

Et l'insulte qu'elle avait subie était de celles que cinq ans de silence ne réussissent pas à amortir.

Cependant l'implacable fatalité, qui devait la réunir sous le même toit que la comtesse de Curnil, semblait indéfiniment retardée.

Une indisposition, plus longue que sérieuse, retenait cette dame à Paris, et la saison du camp approchait de son terme réglementaire sans qu'on entendit parler d'elle.

Ce fut une minute de halte, pour Berthe, dans le rude calvaire qu'elle montait journellement; elle entra avec résignation dans cette nouvelle phase où le soupçon et les illusions amères de son mari vinrent se joindre au désenchantement habituel de son existence.

M. de Curnil avait fait sa paix avec Mme de Lestenac en lui laissant entrevoir qu'une histoire sentimentale, des projets rompus, lui rendaient désagréable la rencontre et jusqu'au nom de Mme Aubépin.

Mme de Lestenac avait souri et promis de ne jamais parler de sa voisine.

Du reste, depuis ce jour, elle vit beaucoup moins M. de Curnil, qui prétextait des exercices variés pour venir rarement chez elle.

L'été s'avançait, on faisait déjà des préparatifs au quartier impérial pour recevoir l'empereur et le jeune prince.

Le moment parut favorable à la comtesse de Curnil pour réaliser enfin ce projet de visite si longtemps retardé.

Le jeune officier de chasseurs fut desolé de cette ouverture, car il s'effrayait justement de la perspective de loger sa mère sous le toit de Mme Aubépin.

Il fit une battue consciencieuse au Petit-Mourmelon, à Livry, à Louversy et jusqu'à Bacônes, dans le vain espoir de découvrir une retraite présentable où Mme de Curnil pût au moins passer la nuit.

A partlui, le jeune homme espérait bien que, fatiguée promptement de ce décousu inévitable, de cette rusticité à outrance, sa mère satisferait au plus vite sa curiosité féminine et abrégerait sa visite.

Cen'est pas qu'en toute autre circonstance, il n'eût été très heureux de cette réunion de quelques jours avec une mère qu'il adorait; mais il sentait bien que pour elle, pour lui, pour Berthe, le manque de confort et l'étroitesse du logis Nicolle n'étaient pas l'épreuve la plus redoutable.

Il eut soin de prévenir la comtesse de la pénurie absolue dans laquelle elle allait vivre, dans l'impossibilité d'amener une femme de chambre, de la nécessité où elle se trouverait de ne voir son fils que de loin en loin : que sais-je?

Ces prudentes considérations vinrent trop tard.

La comtesse voulait voir le camp, sans doute, embrasser son fils certainement; mais elle tenait surtout à surprendre Mme de Lestenac dans le négligé moral et physique de la vie champêtre, et à étudier sur le vif la sœur de sa future belle-fille, Mlle Zoé de Blévillard.

On lui avait dépeint les deux sœurs comme très intimes et très-semblables. Or, comme Mlle Zoé ne lui était apparue qu'à cheval, aux Champs-Elysées, la comtesse n'était pas fâchée de voir de près, par un spécimen de la famille, quelle éducation et quels principes on recevait chez les Blévillard.

Mme de Curnil était très-sévère sur les questions de morale, un peu par conviction et beaucoup par nécessité de situation.

Elle était séparée de son mari depuis une vigtaine d'années! à la suite d'une réminiscence de jeunesse trop prolongée qu'elle ne voulut pas pardonner au comte de Curnil.

Son orgueil, plus que son amour, froissé par cette infraction aux lois conjugales, la rendit à jamais sourde à toute prière, toute tentative de réconciliation.

La séparation avait eu lieu à l'amiable. La comtesse garda son fils, alors âgé de sept ans, et chaque mois le comte venait cérémonieusement chez sa belle-mère ou chez sa femme embrasser cet enfant qui le respectait et n'apprenait guère à l'aimer.

Naturellement, le comte se jeta dans une vie bruyante et dissipée, contre laquelle la comtesse crut de son goût de protester par une grande austérité de conduite.

Elle se donna un luxe intérieur sagement entendu, alla peu dans le monde, fit élever son fils sous ses yeux, et mérita la réputation d'une honnête femme, dans la plus stricte acception du mot.

Elle avait gagné à ce genre de vie quelque chose de raide et d'intolérant qui la rendait inflexible dans les transactions de principes et de relations.

Elle avait consacré son esprit, son activité, son ambition. C'était pour son fils, maintenant, qu'elle était ambitieuse.

Un beau mariage, ce rêve de toutes